Le dernier cadeau de Frédéric Dard

Autor(en): **Bofford, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **31 (2001)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-828381

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le dernier cadeau de Frédéric Dard

Un an après la mort du célèbre écrivain paraît *Céréales killer,* dernière aventure du commissaire San-Antonio. Frédéric Dard l'avait dicté depuis sa chambre d'hôpital. C'est l'occasion de lui rendre hommage.

Frédéric Dard avait la rage d'écrire

Photo Yves Debraine

Frédéric Dard manque à tous ceux qui le connaissaient et l'aimaient. Il débordait de tendresse, de bonté et de générosité. Il embrassait ses amis comme un père ses enfants, les appelait «mon grand», «mon fils» ou encore «mon tendre» et il était toujours prêt à leur rendre service, à les aider, à leur faire plaisir.

«Plus je vieillis et moins je me prends au sérieux, m'avait-il avoué. Je ne me suis d'ailleurs jamais beaucoup intéressé à ce que l'on pensait de mes livres. Depuis qu'on glose sur mes bouquins, j'ai toujours l'impression qu'il s'agit d'un autre que moi. Je suis écrivain jusque dans la moelle, et pourtant je ne me sens pas écrivain. Je ne suis qu'un artisan de la plume, un pisseur de copie. Et je vais te faire une confidence, je n'ai rien à dire... Alors, pourquoi est-ce que j'écris? Parce que j'écris! Tu n'aurais pas idée de demander à un escargot pourquoi il fait de la bave. C'est dans sa nature de laisser un sillage argenté derrière lui, voilà tout. Je ne me regarde jamais écrire, j'écris. Et si j'écris tellement – 300 romans, 172 San-Antonio – c'est parce que j'en ai besoin. Pas financièrement, mais physiquement, mentalement. Ecrire est tellement lié à ma vie quotidienne que si je devais arrêter, je crois que j'en mourrais.»

Frédéric Dard a toujours été écrivain. Mais est-il vrai qu'à ses débuts il rêvait d'être publié chez Gallimard et d'obtenir le Prix Goncourt? «Oui, c'est vrai, mais mes rêves ont été chamboulés par la création de San-Antonio. Avec le succès, je me suis banni du monde littéraire, ce dont je me fiche complètement. Je n'ai jamais écrit pour entrer à l'Académie française, mais pour être lu par des gens qui ont besoin d'un peu de bonheur. Et aussi, bien sûr, pour me libérer de mes angoisses.»

Ses angoisses, Frédéric Dard était né avec, le 29 juin 1921, à Jallieu, dans l'Isère. Accouchement difficile. Il restera toute sa vie handicapé du bras gauche. Au lendemain de la guerre, ses parents le confient à sa grand-mère qu'il aime beaucoup et qui, le soir, lui lit la comtesse de Ségur et Victor Hugo. Il est émotif, sensible, fragile. A l'école, il est malheureux, car il supporte mal que ses camarades se moquent de son bras.

Quelques années plus tard, il retrouve ses parents et sa petite sœur, installés à Lyon. Mais, très vite, rien ne va plus. La famille est ruinée par

la crise monétaire et le jeune Frédéric est loin de briller au collège de la Martinière. Comme il aime écrire, il est engagé au *Mois de Lyon* par Marcel Grancher, auteur de romans drôles et coquins. Il devient stagiaire journaliste. Il découvre les romans noirs de Peter Cheney, les vins rouges du Beaujolais, le milieu lyonnais. Il écrit ses premières nouvelles et des poèmes pour Odette Damasin, une collégienne de 16 ans, qu'il épouse en 1940.

Il a 19 ans et, la même année, il publie un premier livre, *La Peuchère*. Il multiplie ensuite les récits et les pseudonymes. Puis il crée son fameux commissaire San-Antonio, dont les premières aventures *(Réglez-lui son compte)* ne rencontrent pas un franc succès. Mais un éditeur, Armand de Caro, récupère le livre chez un soldeur et demande à son auteur de lui fournir quatre à six San-Antonio par an. Marché conclu. Cette fois, succès assuré!

Argent, bonheur, Frédéric est heureux! Son premier enfant, Patrice, naît en 1944, Elisabeth vient au monde quatre ans plus tard. Et puis, il tombe amoureux de Françoise, la fille de son éditeur, âgée de 14 ans. Quelques années plus tard, en 1961, elle l'invite à être le témoin de son mariage. En 1963, elle lui demande d'être le parrain de son fils Fabrice. En 1964, ils s'aiment et ne se cachent plus. Frédéric divorce.

En octobre 1965, malheureux de rendre ses proches malheureux, lui qui ne ferait pas de mal à une mouche, il tente de se suicider. Heureusement, il se rate. Armand de Caro est furieux, mais se rend à l'évidence et Frédéric épouse Françoise, en Suisse, le 14 juin 1969. Tout est bien qui recommence bien. A Genève, à Gstaad et à Bonnefontaine, près de Fribourg. Puis naît Joséphine, son soleil de minuit, qui sera enlevée en 1983 par un détraqué, heureusement retrouvée et qui se mariera, pour la plus grande fierté de son père, avec un comte italien.

Professeur de chagrin

Parfois propulsé au sommet de la gloire, mais aussi, de temps en temps, plongé dans des vallées de larmes par les aléas de la vie, Frédéric Dard a vécu sur une montagne russe. Il disait souvent: «Je suis un homme humide.» Ou encore: «Si je n'avais pas été écrivain, j'aurais été professeur de chagrin.»

«Il attrapait l'angoisse comme d'autres attrapent la grippe», dira son ami, Mgr Mamie, l'archevêque de Fribourg, dans son homélie funèbre. Trop sensible, sûrement, trop comblé peut-être. Il broyait du noir comme on respire, chialait en public et ne s'en cachait pas. Il détestait l'hypocrisie, le mensonge, se foutait du qu'en-dira-t-on et vivait comme il en avait envie, affichant ses goûts, les bons comme les mauvais, avec une naïveté et un émerveillement d'enfant. Le petit garçon pauvre de Jallieu jouait à être riche. Il dormait dans un lit à baldaquin, écrivait sur un bureau Haute Epoque, avait aménagé à Gstaad un chalet de roi du pétrole et passait ses étés à Marbella, où il possédait une villa de rêve construite par le prince de Bismarck.

Mais il n'en tirait ni vanité ni plaisir de revanche. «Dans ma tête, je suis et serai toute ma vie le fils d'un serf, le gamin au bras qui pend, m'avait-il confié un jour. Je ne ferai jamais partie du monde des puissants, des distingués, des bien-nés. Je les côtoie, je les utilise dans mes bouquins. C'est tout. Et j'ai souvent l'impression d'être assis entre deux chaises, entre deux noms, entre deux vies. Mais je me soigne à l'écriture, en imaginant des histoires complètement dingues.»

L'écriture en relief

Dans tous ses grands romans, *les Clefs du pouvoir sont dans la boîte à gants, Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches?, le Mari de Léon,* ou encore *la Vieille qui marchait dans la mer* (500 000 exemplaires vendus), Frédéric Dard s'obstinait à décrire, avec sa verve rabelaisienne, une humanité pervertie et peuplée d'obsédés sexuels. Pourtant, il avait «de la morale», comme on dit, et il opposait toujours clairement le bien au mal.

Au-delà des personnages et des intrigues policières qui comptent peu, les romans de Frédéric Dard brillent surtout par un style extraordinaire. Mieux que personne, il savait créer le monde avec ses mots, ses expressions inventées, ses néologismes, ses métaphores, ses calembours. Jean Cocteau, le premier, l'avait bien compris, lorsqu'il disait: «San-Antonio, c'est de l'écriture en relief. Un aveugle pourrait le lire avec la peau des doigts.»

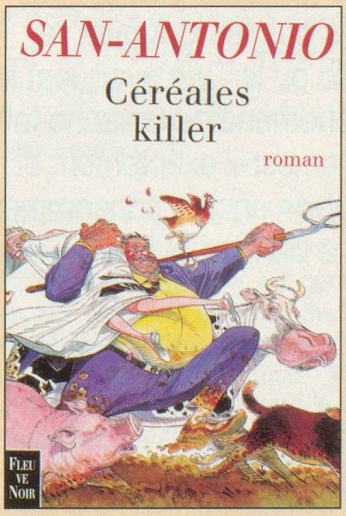
Délire permanent, inventivité inouïe, imagination sans limites, Frédéric Dard savait aussi nous emmener aux frontières de nos points les plus sensibles, où l'ombre de la mort est toujours présente. Parce qu'il était obsédé par la mort, «cette maladie qui s'attrape à la naissance». Il avait acheté à Saint-Chef, près de Jallieu, une concession avec vue sur le Mont-Blanc. Il y repose, dans un caveau recouvert d'une dalle sombre, car il avait voulu retrouver, pour l'éternité, le pays de son enfance.

«Nous sommes tous les enfants de notre enfance, avait-il écrit. Aussi loin que nous puissions la fuir, nous restons attachés à elle par une longe invisible, comme la chèvre à son pieu.»

Jacques Bofford

SAN-ANTONIO ORPHELIN

Céréales killer est la 175e aventure du commissaire San-Antonio. L'intrigue se passe en France et en Italie. On y retrouve tous les personnages habituels, de Bérurier à Pinaud en passant par Martial le «rouquinos» et Marie-Marie... Plus un certain Antoine San-Antonio, le fils adoptif, frais émoulu de l'Ecole nationale de police.



Céréales killer,
San-Antonio, Fleuve Noir.